

Renaissance and Reformation Renaissance et Réforme



Giacomotto-Charra, Violaine. La philosophie naturelle en langue française. Des premiers textes à l'oeuvre de Scipion Dupleix

Dorine Rouiller

Volume 45, numéro 2, printemps 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1094837ar>

DOI : <https://doi.org/10.33137/rr.v45i2.39780>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Iter Press

ISSN

0034-429X (imprimé)

2293-7374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rouiller, D. (2022). Compte rendu de [Giacomotto-Charra, Violaine. La philosophie naturelle en langue française. Des premiers textes à l'oeuvre de Scipion Dupleix]. *Renaissance and Reformation / Renaissance et Réforme*, 45(2), 311–314. <https://doi.org/10.33137/rr.v45i2.39780>



Giacomotto-Charra, Violaine.

La philosophie naturelle en langue française. Des premiers textes à l'œuvre de Scipion Dupleix.

Genève : Droz, 2021. 599 p. ISBN 978-2-600-01969-9 (broché) 88 CHF.

Le titre de l'ouvrage de Violaine Giacomotto-Charra suggère une entreprise d'une ampleur considérable, celle de retracer l'histoire de la *philosophie naturelle* en langue française, définie en fin d'introduction comme la « connaissance rationnelle des corps naturels sujets au mouvement, au sens aristotélicien du terme (c'est-à-dire soumis à génération, corruption et altération), de leurs causes et de leurs principes » (19). Cette attente ne sera pas déçue, car si l'enquête qui nous est livrée se concentre sur les textes de Scipion Dupleix (1569–1661), son objet et sa portée sont en réalité bien plus vastes. Constituant « la première grande entreprise de vulgarisation philosophique » (12), l'œuvre de ce magistrat représente aux yeux de Giacomotto-Charra un moment charnière dans l'émergence d'une philosophie naturelle en français. Alors que les textes philosophiques du vulgarisateur connaissent à l'époque un succès considérable, ils tombent ensuite « dans un oubli quasi-total » (12), auquel l'ouvrage de Giacomotto-Charra contribue à remédier. Si l'étude de cette étape méconnue est essentielle, c'est parce qu'elle « permet de s'interroger sur la culture philosophique des élites, sa nature et sa raison d'être, de mettre au jour les mouvements grâce auxquels le français est devenu une langue apte à dire la philosophie et, enfin, d'examiner des pratiques particulières d'écriture, où s'exercent des contraintes propres à une démarche auctoriale » (11). Autant que celle de la langue, la question des destinataires de l'œuvre et de la réception de celle-ci occupe une place centrale, d'autant qu'elle invite également à réfléchir à la persistance des philosophies anciennes, en l'occurrence de l'aristotélisme, en dehors du cercle savant. Mais Dupleix ne fut pas un simple vulgarisateur de philosophie scolastique : Giacomotto-Charra veut montrer qu'il est « pleinement philosophe » (16), « postulant que Dupleix est un auteur au plein sens du terme » (17).

Combinant approches contextuelle et textuelle, l'étude est divisée en trois grandes parties. La première, intitulée « La "physique françoise" avant Dupleix : contexte et enjeux », porte sur le contexte dans lequel sont nés les premiers textes de philosophie naturelle en français. Sans en livrer une étude exhaustive, cette partie en esquisse le paysage (22). Il s'agit de montrer que le succès rencontré

par le *Cours de philosophie* de Dupleix intervient dans un contexte propice et répond à une attente. Si Dupleix n'est pas le premier à écrire de la philosophie naturelle en français, mais est l'héritier d'un mouvement initié dès le début de la seconde moitié du xv^e siècle, il en représente le « couronnement » (28). Les deux premiers chapitres portent sur le choix du français, Giacomotto-Charra s'interrogeant sur le fait que, en comparaison d'autres disciplines comme « la médecine ou l'astronomie », « la philosophie naturelle française est restée la parente pauvre » (29) du processus d'illustration de la langue française, mais aussi sur les raisons de son soudain « regain de faveur » et « de son arrivée en force sur la scène intellectuelle des années 1580 » (71). Au troisième chapitre est soulevé un point essentiel concernant le concept de vulgarisation et ses deux acceptions : « Écrire en vernaculaire n'implique pas nécessairement une simplification des savoirs (ni une extension du lectorat), tandis que la vulgarisation, au sens moderne du terme, n'est pas l'apanage de la langue vulgaire » (158). Le fait qu'il existait déjà des versions latines simplifiées de l'aristotélisme pourrait expliquer la relative absence d'un équivalent français. Le chapitre 4, finalement, pose la question des raisons qui ont pu amener un magistrat tel que Dupleix à prendre le temps d'écrire une œuvre de philosophie aussi conséquente. Giacomotto-Charra l'explique en partie par le fait que « le milieu des magistrats de la fin du siècle utilise la philosophie comme une arme politique au service de ses intérêts et du Royaume » (201).

La deuxième partie, intitulée « *Le Cours de philosophie, ou la naissance d'un vulgarisateur* », approfondit ce dernier point en étudiant la genèse de l'œuvre et le projet auctorial qui en est à l'origine. Sont évoqués les raisons de son succès et les erreurs, voire les mythes, dont a longtemps été empreinte la biographie de Dupleix, dus à « la relative obscurité de l'histoire éditoriale de ses textes philosophiques » (205). Cette dernière se trouve examinée au chapitre 5, tandis que le chapitre 6 apporte des éléments d'information sur la biographie du magistrat nécessaires à la compréhension du contexte dans lequel prend place son projet. Quant au chapitre 7, il explore le paratexte de l'œuvre afin de mieux cerner l'entreprise de Dupleix à partir d'une étude rapprochée de ce qu'il nous en dit lui-même.

Magnifiquement intitulée « *Le travail du texte* », la troisième et dernière partie est sans doute celle où le savoir-faire littéraire de Giacomotto-Charra se déploie le plus amplement. Plongeant désormais véritablement dans le texte, sensible à ses aspérités, ses tensions, au choix des mots, aux procédés rhétoriques,

emprunts intertextuels, etc., l'auteure dégage avec brio les caractéristiques de l'écriture de Dupleix. Elle montre ainsi dans le détail ce qui fait de lui « un auteur qui construit sa *figura* de vulgarisateur à travers des choix d'écriture » (23). Le chapitre 8 se penche sur la conception que Dupleix a de la philosophie naturelle et du livre de philosophie naturelle. Il montre l'importance du modèle aristotélicien pour le magistrat, mais aussi celle de sa seconde « figure tutélaire », le poète Guillaume Du Bartas, modèle dont la présence « révèle un intérêt marqué pour les questions formelles, parallèlement aux questions doctrinales » (323). Au chapitre 9, Giacomotto-Charra étudie « les détails de la mise en livre de la philosophie naturelle chez Dupleix » (321), notamment les différentes métaphores utilisées par le magistrat pour traduire sa conception de la discipline. Le chapitre 10 a pour but de questionner ce que représente et implique le rôle de philosophe naturel adopté par Dupleix dans ses textes, notamment en termes de modes de raisonnement, choix lexicaux, stylistiques, principes d'exposition, de démonstration, etc. Le chapitre 11 revient sur la question de la vulgarisation pour en détailler les caractéristiques – utilisation d'un lexique français spécifiquement philosophique et directement emprunté au latin, traduction des citations d'Aristote, effort pour rendre les contenus accessibles et plaisants, remarques métalinguistiques, coloration littéraire donnée par les emprunts à Du Bartas – dans le travail même de l'écriture de Dupleix. Quant au dernier chapitre (« La physique des “esprits studieux” »), il ouvre « une passerelle vers les doctrines philosophiques proprement dites » pour mieux comprendre quelle est *la* philosophie naturelle qui se trouve constituée par les textes de Dupleix en tant qu'il est, c'est l'un des acquis du livre, considéré comme un philosophe à part entière. Une philosophie « toujours active, dont les questionnements continuent d'être féconds », et pour laquelle l'*autopsie* ou vue par soi-même est capitale (532).

La lecture de l'ouvrage de Violaine Giacomotto-Charra, en plus de remettre tout à fait en question le préjugé qui consiste à retenir « la date de 1637 et la publication du *Discours de la méthode* [...] comme symboles du renouveau de la philosophie en France et de la naissance d'une philosophie en langue française » (11), nous fait découvrir une figure méconnue, dont l'« œuvre philosophique marqua un tournant important dans l'histoire de l'écriture et de la diffusion des savoirs » (12). Cette étude constitue ainsi un apport essentiel à l'histoire des savoirs de la première modernité, une histoire qui se doit de prendre en compte non seulement les théories elles-mêmes, mais aussi « la

manière dont elles vivent dans des contextes simultanés mais variés », non pas seulement les œuvres phares, mais aussi celles « considérées comme mineures ou secondaires, parce qu'apparemment de seconde main ou relevant de ce que l'on nomme vulgarisation » (538).

DORINE ROULLER

Fonds national suisse de la recherche scientifique/Universität Basel

<https://doi.org/10.33137/rr.v45i2.39780>